

LES CŒURS DE JÉSUS ET DE MARIE

« Seigneur, j'aime la maison où tu demeures, et le lieu où habite ta gloire » (Ps 26, 8) ; mais quelle est cette maison où demeure le Seigneur, sinon celle qui est le trône même de Dieu et de l'Agneau, et de laquelle jaillit un fleuve d'eau vive, limpide comme du cristal ? (Cf. Ap 22, 1). Le Cœur du Christ est le lieu où ses pensées, qui demeurent de génération en génération pour ceux qui l'aiment (cf. Ps 33, 11), se font chair du Christ, sa vie, ses gestes, ses silences, ses paroles, ses plaies, ses pleurs, sa joie. Il est l'humus, pour ainsi dire, d'où jaillit son être ineffable, qui se fait pour nous dicible ; le rouleau scellé que dévoile toute sa vie et dont l'Esprit ouvre les sceaux ; le volume des décrets de Dieu, comme la Sagesse incarnée elle-même, qui connaît et comprend tout (cf. Sg 9, 11). Et ainsi le Cœur du Christ demeure une splendide métaphore ou symbole pour indiquer le concentré, ou la source première, de tout ce qu'il a dit, fait et, surtout – quand il ne pouvait plus rien dire ni faire, notamment dans la Passion – intimement ressenti. Il est la racine et l'accomplissement de tout son être divin et humain, et en lui sont véritablement renfermés tous les mystères qui nous sont révélés de Dieu et de son royaume, cette longueur, hauteur, largeur et profondeur qui à son tour habite dans notre cœur (cf. Ep 3, 18). Et de cela on ne peut connaître que dans l'Esprit (cf. 1 Co 2, 14) : mais « nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu, afin de connaître les dons que Dieu nous a faits » (1 Co 2, 12).

Mais ce n'est pas un symbole abstrait : le cœur, ou poitrine, ou sein – ce sont des images qui se chevauchent, se poursuivent et se reflètent les unes dans les autres, et l'Écriture en est pleine – est corporellement, je dirais anthropologiquement, significatif, comme le visage, ou le regard. Le cœur est vraiment un cœur, même si nous ne le considérons pas d'un point de vue anatomique, ou scientifique-descriptif, mais plutôt métaphorique, allusif, excédant la pure description ou analyse matérielle. Ce n'est pas un symbole comme l'est un panneau routier, qui est abstrait, mais il possède une dimension constitutivement et ineffaçablement réelle. Seulement, la *res* sous-jacente est comprise non au sens quantitatif et descriptif, celui qui nous est le plus familier, c'est-à-dire celui de la lecture scientifique des choses, pour laquelle par exemple l'eau est de l'hydrogène et de l'oxygène, rien de plus (réductionnisme physicaliste), mais au sens qualitatif et allusif-évocateur : d'où sa plus grande signifiante.

Le langage religieux, comme le langage poétique en effet, n'est pas descriptif, mais symbolique. C'est-à-dire qu'il conjoint, met ensemble, de nombreuses réalités, en les renfermant comme dans un éventail, et en les ouvrant dans leur complexité variée autour d'un pivot, disons, qui les relie et les unifie. Le symbole, on le sait, donne à penser et pour cela est potentiellement inépuisable. Parler du Cœur de Jésus signifie donc avoir vraiment devant soi la chair du Sauveur, cette chair qui, imprimée par l'Esprit de Dieu et tournée de toute éternité vers son Père (cf. Jn 1, 1), rend son Verbe ou Parole précisément exprimé, c'est-à-dire lisible par nous et pour nous : «

celui qui m'a vu a vu le Père » (Jn 14, 9). Cela signifie, avec le disciple bien-aimé, se placer devant la scène culminante de son Évangile, la transfixion, et voir en elle le sommet de la révélation, et en même temps la source première, ce d'où tout a commencé, l'alpha et l'oméga, précisément ces pensées de son cœur : « Grandes et merveilleuses sont tes œuvres, Seigneur Dieu tout-puissant, justes et véritables sont tes voies, roi des nations [...] tes justes jugements se sont manifestés » (cf. Ap 15, 3-4). Le Cœur du Christ, en effet, se donne à contempler dans tout ce qu'il dit, fait, vit. Son Cœur est le lieu où tout germe, tout prend son départ, tout grandit jusqu'à son accomplissement, c'est-à-dire à la fin, sur la croix, où « tout est accompli » (Jn 19, 30 : *tetelestai*). Et ici se ferme ce chiasme commencé avec « il les aima jusqu'à la fin » (Jn 13, 1 : *eis télos*). Ainsi tout le récit de la passion explicite cette fin ou accomplissement de l'amour : d'ailleurs, nous ne devons pas oublier que dans les évangiles tout le récit de la vie de Jésus, aussi bien l'enfance que la prédication du royaume, renferme, comme en une semence, en petits caractères, ce qui en gros caractères est raconté dans sa passion, sa mort et sa résurrection. C'est en effet le Christ qui prend sur lui le péché du monde, se charge de nos douleurs et de nos souffrances, de sorte que les signes de guérison, de pardon, de libération annoncés dans les Évangiles sont racontés non par curiosité ou par souci d'exhaustivité historique, mais comme une annonce de foi sur ce que les auditeurs croyaient déjà pour l'avoir expérimenté personnellement, c'est-à-dire la Pâque, dont ces signes ne sont, pour ainsi dire, qu'une manifestation anticipée, des effets prodromiques. Vraiment, dans chaque ligne des Évangiles, et en général de l'Écriture, bat, œuvre et vibre le mystère du Cœur du Christ, ses pensées : « Il pardonne toutes tes fautes, il guérit toutes tes maladies, il sauve ta vie de la fosse, il te couronne de grâce et de miséricorde » (Ps 103, 3-4).

Mais nous devons éviter de tomber dans un malentendu. Jusqu'ici, en effet, comme c'est du reste inévitable, nous avons parlé du cœur du Christ tel que les Écritures en témoignent : le malentendu possible est que cette description soit confondue avec ce qu'il est vraiment. Je m'explique : de même qu'un cœur dessiné dans un atlas médical n'est qu'une figure, mais non la réalité, celle d'un vrai cœur, celui auquel les médecins ont véritablement affaire, de même le Cœur du Christ est une expérience vivante de lui, non une description ou attestation de foi. Ceci n'est qu'une figure : « la réalité, c'est le Christ » (Col 2, 17), et je vous invite à saisir cette affirmation dans le sens le plus radical possible.

Nous devons toujours faire attention, surtout nous qui nous occupons de théologie, à ne pas confondre nos idées sur Dieu, nos raisonnements, avec Lui-même, qui est *semper maior*, plus grand que tout beau discours de nôtre. Sinon nous finirions par vénérer des idoles, comme le sont précisément nos idées ; il est juste, en revanche, de vénérer les images, en tant qu'elles nous renvoient à une réalité. Mais la réalité n'est pas nos idées sur la réalité. En ce sens, le Cœur du Christ s'offre à chacun dans l'expérience vivante de la prière, de l'écoute de sa parole, de l'adoration eucharistique, où ce Cœur est pain vivant, dans l'expérience personnelle et incommunicable de sa fidélité, de ce *hesed* ou tendresse qui parle à chacun de nous,

sans lequel aucun discours n'a de sens. Ce n'est pas par hasard – puisque nous sommes en territoire français – que saint Jean-Paul II, en visitant la basilique de Montmartre, l'a proclamée sanctuaire national du Sacré-Cœur, de la divine miséricorde et de l'adoration perpétuelle. Ce faisant, il a non seulement montré la profonde unité des trois expressions linguistiques, greffées sur une seule *res*, mais il nous renvoie inéluctablement à une expérience personnelle.

Ce qui revient à dire qu'on ne peut en parler qu'à partir d'un surplus de sens que l'on a expérimenté, comme pour mettre en parole ou rendre compte de l'espérance qui est en nous (cf. 1 P 3, 14). Seulement, à ce point vital, nous sortons nécessairement d'une conférence pour entrer plutôt dans un journal spirituel, comme en ont écrit sainte Marguerite-Marie ou sainte Faustine Kowalska. Voilà, en effet, le sens d'une homélie ou d'une conférence : conduire à une expérience vivante d'une réalité plus grande que nos paroles, qui reste confiée avant tout à notre libre arbitre, accidentellement, ou pour autant que cela dépend de nous, dans notre plus ou moins grande disponibilité, et, sous cet aspect en revanche substantiellement, au don de l'Esprit, à la mesure de la grâce accordée à chacun. Mais comme vous le comprenez, c'est précisément le point qui ne me revient plus, devant lequel je dois m'arrêter.

Nous devons maintenant considérer l'autre thème de cette rencontre, le Cœur de la très sainte Marie. À ce propos, je dirais que la méthodologie, ou la piste de réflexion que nous suivons, est la même. Il s'agit avant tout de partir de l'Écriture, et de là d'arriver à la vie ; de notre expérience nous retournerons ensuite à l'Écriture, c'est-à-dire à l'expérience que d'autres ont faite et racontée, et ainsi toujours en allant et en revenant, dans un cercle vertueux mû par l'Esprit. Le même Esprit qui meut les auteurs sacrés est en effet présent et à l'œuvre en nous, dans l'Église : c'est Lui qui écrit la parole, mais aussi qui écrit nos vies, dans cette nouvelle écriture, ce *work in progress* qu'est notre existence, ou, pourrait-on dire, « l'Évangile selon moi ». L'Esprit en effet, comme à eux, ainsi à nous aussi, rappelle, même au sens le plus profond de faire comprendre, ce que Jésus nous a déjà dit, et qu'il nous révèle encore, la Révélation n'étant pas seulement achevée, et elle l'est certainement au sens de révélation publique, mais aussi *in fieri*, en continuel devenir, telle qu'est la Révélation dans nos vies, qui est aussi la Révélation, à nous-mêmes, de nos vies à nous-mêmes. En effet, comme l'observe un auteur qui m'est très cher et qu'il m'est agréable de rappeler ici, G. Bernanos, la foi n'est pas seulement l'unique voie vers la connaissance de Dieu, mais aussi de nous-mêmes en Lui.

Ainsi l'Écriture, comme on le sait, emploie le terme « cœur » pour indiquer le moi le plus profond, la source première de la personnalité, l'identité intime de chacun, qui se manifeste précisément par ce que l'on dit et fait dans sa vie, selon cet *agere sequitur esse* auquel nous avons déjà fait allusion. Comme déjà pour Jésus, et aussi pour d'autres, par exemple dans l'expression vétérotestamentaire « le cœur du peuple », ou d'autres plus individuelles, « cœur » dit l'hendiadyin, symbolique et non descriptive, d'intelligence et de volonté comme puissances fondamentales et

identitaires de l'homme. Ainsi Marie « gardait tous ces événements, les méditant dans son cœur » (Lc 2, 19), dans un contexte, celui de la nativité, où beaucoup trouvent, voient, entendent, s'étonnent, rapportent : on croit lire, derrière la trame lucanienne, le début de la lettre de Jean : « ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et ce que nos mains ont touché, concernant le Verbe de la vie, car la vie s'est manifestée » (1 Jn 1, 1-2).

C'est pourquoi, si déjà à l'annonciation Marie nous est présentée par excellence comme la Vierge de l'écoute, incarnation authentique de ce *Shema Israël*, étant la fille de Sion par excellence à laquelle Sophonie s'adresse en réalité : « Réjouis-toi, fille de Sion, exulte, Israël, réjouis-toi de tout ton cœur, fille de Jérusalem » (So 3, 14), nous comprenons que ce moment initial s'épaissit et s'engrosse de vu, d'entendu, de contemplé, de raconté, de partagé, de célébré. La joie remplit son cœur autant que l'Esprit la remplit, et même l'a toujours parfaitement remplie et continue de demeurer en plénitude en elle, faisant d'elle le sanctuaire de l'Alliance (cf. Lc 1, 35 à lire en parallèle avec Ex 40, 34) selon le sens de ce participe parfait bien médité, *kecharitoméne* (Lc 1, 28). On peut bien dire qu'en elle nous voyons exactement ce « demeurer en Lui » qui a tant de relief dans le récit johannique. Et puisque l'Esprit la remplit, il la remplit de son fruit, à savoir, selon Ga 5, 22 : amour, joie, paix, patience, bienveillance, bonté, fidélité, douceur, maîtrise de soi, entendue comme pleine maîtrise de l'Esprit sur sa personne. Nous pouvons bien dire que son cœur répand tout cela, et le Magnificat en est un exemple, mais le diffuse aussi autour d'elle, à partir de la visitation. Nous n'avons pas le temps d'en parler comme nous le devrions, mais l'Esprit est la clé de compréhension de l'agir de Marie, de Cana à la croix, à sa présence dans la première communauté chrétienne. Et de là en avant cela continue, durant toute l'histoire de l'Église, dans l'expérience vécue du peuple chrétien, qui se décline aussi comme mon expérience personnelle, ma rencontre avec elle, sans laquelle, comme nous l'avons déjà dit, tout le reste ne serait que paroles ou idées, même religieuses, plus ou moins érudites.

Comme pour Jésus, ainsi pour Marie nous devons encore terminer le raisonnement. Et il se termine non en lui-même, en tant que représentation, mais dans cette réalité vivante, la personne de Marie non pas décrite, mais rencontrée, ressuscitée avec le Ressuscité, et comme Lui, par Lui et en Lui, perpétuellement vivante dans le corps mystique de l'Église. Du Ressuscité, perpétuellement vivant et vivifiant dans l'Esprit, nous comprenons et expérimentons la réalité de Marie, de son Cœur, comme vivant, comme lieu où habite la gloire de Dieu, demeure de sa présence, son temple et son siège. Et de là ses multiples relations avec nous, avec l'Église tout entière et avec chacun. Ainsi saint Cyrille – dans son Commentaire sur l'Évangile de Jean, liv. 11, 11, PG 74, 559-562 – observe que « si nous sommes tous membres d'un même corps dans le Christ, et non seulement entre nous, mais aussi avec celui qui est en nous par sa chair, il est évident que nous sommes tous une seule chose, tant entre nous qu'en Christ [...]. Nous tous, ayant reçu un seul et même Esprit Saint, nous sommes, en quelque sorte, unis tant entre nous qu'avec Dieu. En effet, bien que, pris séparément, nous soyons nombreux, et que dans chacun de nous le Christ fasse

habiter l'Esprit du Père et le sien, l'Esprit est pourtant unique et indivisible. Lui, par sa présence et son action, réunit dans l'unité des esprits qui sont distincts et séparés entre eux. Il fait de tous en lui-même une seule et même chose. »

Voilà pourquoi le Cœur de Marie ne fait qu'un avec le Cœur du Christ, parce que l'Esprit est le même ; et voilà aussi pourquoi Marie, selon une très belle expression de saint Louis-Marie Grignon de Montfort, se forme en nous, et nous sommes formés en elle par l'action du même Esprit. Voilà pourquoi l'âme, selon une expression chère à la tradition carmélitaine, notamment Marie Petit, est intrinsèquement mariale ou « mariforme » : l'Esprit en effet forme en nous des âmes semblables à elle, comme un moule, toujours selon Montfort, forme autant de formes identiques à la première. Et pourtant Jésus est Jésus, Marie reste elle-même, non un tuyau ou canal ou, pire, un médium, par lequel l'Esprit de Jésus s'écoulerait sans activer rien de son humanité, réelle et distincte de celle de Jésus. Jésus est Jésus, Marie est Marie, nous sommes et restons nous-mêmes : mais l'Esprit de Jésus tire, pour ainsi dire, le meilleur de nous hors de nous, nous fait être ce que nous sommes vraiment, en nous refaçonnant selon l'image et la ressemblance originelles. D'autant plus en Celle qui est l'Immaculée.

L'Esprit afflue dans toute l'Église, et la vivifie tout entière : l'Esprit de Jésus afflue dans tous les sarments de la vigne, et tout entière se nourrit de cette sève vitale. Et chaque membre du corps mystique reçoit du même Esprit une fonction propre et spécifique : « Il a établi les uns comme apôtres, d'autres comme prophètes, d'autres comme évangélistes, d'autres comme pasteurs et docteurs » (Ep 4, 11) ; encore « puis viennent les miracles, puis les dons de guérison, d'assistance, de gouvernement, de langues » (1 Co 12, 28), et puis beaucoup d'autres, plus communs et ordinaires, mais tous également indispensables. Que dire alors du charisme le plus grand de tous, c'est-à-dire la charité, l'amour d'*agapè* ? Y a-t-il quelque chose qui en soit exclu ? Voici le don et le ministère, je voudrais dire, de Marie au sein de l'Église. Du reste, n'est-il pas vrai *per excellentiam* d'elle ce que Jean dit de tous : « Nous aimons (ἀγαπῶμεν) parce qu'il nous a aimés le premier (πρῶτος ἠγάπησεν ἡμᾶς). » Si déjà sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus voulait être, dans l'Église, l'amour, aspirant sagement au charisme le plus grand de tous, combien plus cela sera vrai pour Marie, la Femme qui est vraie Mère (cf. Jn 19, 27). Et l'*agapè* de Marie ne sera-t-elle pas celle d'une vraie mère, selon cette dimension anthropologique et constitutivement humaine que la grâce présuppose et perfectionne ? C'est pourquoi elle est Mère du Christ et, de la même manière, de l'Église, de ses enfants, pasteurs et fidèles (cf. Allocution de saint Paul VI à la clôture de la troisième session du Concile, 21 novembre 1964) et de ceux en qui le Christ doit encore être formé, et donc mère de tous les hommes : non seulement parce que la rédemption a ainsi commencé, en nous engendrant la Vie dont nous vivons, mais parce qu'elle continue ainsi à l'être dans l'Esprit, dans ce processus continu qui se poursuivra jusqu'au retour du Seigneur.

Il m'est cher de rappeler ici saint Jean Eudes : « Quoique le cœur de Jésus soit différent du cœur de Marie et le surpasse infiniment en sublimité et en sainteté, Dieu a si intimement uni ces deux cœurs qu'on peut dire en toute vérité qu'ils ne sont qu'un seul cœur, parce qu'ils ont été animés d'un même Esprit et comblés des mêmes sentiments et affections » (extrait du *Cœur admirable de la très sainte Mère de Dieu*). Et encore : « Le cœur spirituel de Jésus est le cœur de Marie par la plus intime union d'esprit et de volonté entre eux [...]. S'il est écrit des premiers chrétiens qu'ils étaient un seul cœur et une seule âme, à plus forte raison cette union est-elle très vraie entre Jésus et Marie. [...] Le cœur de Jésus, c'est-à-dire l'Esprit saint, est le cœur de Marie. Car si cet Esprit est donné par Dieu à tous les chrétiens pour être leur esprit et leur cœur, combien plus ne sera-t-il pas donné à la mère de tous les chrétiens ? On peut dire en vérité que le cœur de la très sainte Vierge est Jésus » (*Révélation*, 1, 35).

Ainsi Marie n'est pas un doublon de Jésus, ne diminue pas sa fonction, n'est pas l'intercesseur auprès de l'intercesseur, comme si nous avions besoin d'un bon avocat auprès d'un juge sévère : combien d'expressions devraient être saisies sous leur juste éclairage, et une catéchèse authentique et équilibrée devrait pouvoir y aider. Vraiment « l'unique médiation du Rédempteur n'exclut pas, mais suscite au contraire chez les créatures une coopération variée, participée d'une source unique » (LG, 62). La matière est principe d'individuation des corps, mais l'Esprit en est le principe vivifiant : les corps sont différents selon la chair, mais unis dans l'unique corps du Christ. « Je suis dans le Père, et vous en moi, et moi en vous » (Jn 14, 19) n'est pas seulement une métaphore : c'est une réalité, au sens le plus profond du terme. La foi est notre raison, la mesure de notre intelligence, d'autant plus lumineuse que les sens du corps et de l'esprit défont. La raison et l'intelligence naturelles en sont activées, non diminuées ou mortifiées : les ressources du dogme conduisent là où nous ne saurions parvenir, mais nous n'y parvenons que par la raison, en partant de l'expérience et en y ramenant. Tout raisonnement, en effet, part de présupposés qu'il ne peut démontrer, comme une toile d'araignée s'appuie sur des points d'ancrage qui la soutiennent, mais n'en font pas partie : la foi est un supplément de sens qui active le raisonnement, non qui le fait taire ou le dévalorise. Il n'existe pas, en effet, de « je pense » abstrait, cartésien, mais un « je pense » en relation avec un Toi qui me précède, le mystère infini de Dieu.